Processus d'adaptation d'un migrant européen qui s'établit à Porto Rico au XIXe siècle (1875-1900)

Ce travail de recherche sur la famille Mari fut présenté par ***Santiago (Chagui) Mari Pesquera*** *(QEPD)*[1] *dans le cadre du cours de Géographie de Porto Rico du professeur Ángel David Cruz Báez à l'Université de Porto Rico.*

Chagui fut étudiant en premier cycle à la Faculté de Sciences Sociales en 1973-74.

Introduction

En 1873 un Corse du nom de Santiago Mari Franceschi[2] vint à Porto Rico pour travailler dans ce pays sous contrat d'immigration. Par la suite sont venus deux de ses frères, en premier Juan puis Tomás, et 25 ans après l'arrivée du premier, ils étaient à la tête d'une grande *hacienda* à la productivité excellente, et en résumé avaient réussi à s'installer au sein du cercle restreint des propriétaires fonciers.

Ce bref travail vise à reconstruire cette période transitoire au cours de laquelle cette famille corse s'est intégrée à la société portoricaine.

De façon générale il cherche à éclairer le processus d'adaptation des émigrants européens qui se sont établis à Porto Rico et qui ont constitué un facteur déterminant dans la formation de notre peuple.

Ce travail se base sur trois sources d'information : le Registre des propriétés de San Germán, une petite collection de lettres (20 au total) que des membres de la famille Mari à Porto Rico ont écrites à des parents en Corse et en France, ainsi que des entretiens avec les enfants d'un des trois frères corses.

Arbre généalogique et explications

José Antonio Mari Olivieri
& Margarita Franceschi
    Santiago (27/2/1853 -)
    Antonio[3]
    Francisco
& Ana María Mattei Bianchi
    Santia María (26/7/1862 -)
    Juan (19/5/1864 -)
    Tomás (30/9/1866 -)

Don José Antonio Mari Olivieri est né et décédé en Corse. De son premier mariage avec Doña Margarita Franceschi sont nés trois enfants : Santiago, l'aîné, a embarqué pour Porto Rico à l'âge de 19 ans le 2 mai 1875[4], et on peut dire que ce fut le fondateur de cette famille ici à Porto Rico. Il est mort à 57 ans en 1909.

---

1 Que En Paz Descanse (Qu'il repose en paix) ; équivalent du latin RIP Requiescat In Pace.
2 Concernant les noms propres en version française ou espagnole, voir la note du traducteur en fin de texte.
3 Antoine (1868-1924) est en fait le dernier enfant d'Ana Maria Mattei
4 Ici et par deux fois dans le paragraphe suivant est citée l'année 1875 ; il s'agit bien en fait de 1873.

Le second fils, Antonio, est né aveugle et fut musicien. Il a travaillé en France et en Corse.

Le troisième fils, Francisco, était épileptique et déficient, et est toujours resté à Luri en Corse.

Margarita Franceschi mourut, et José Antonio Mari épousa Ana María Mattei Bianchi ; de ce mariage naquirent également trois enfants.

Santia María épousa un parent du nom de Strenna[5], qui fut employé des douanes.

Juan naquit en 1864 et partit de Luri le 10 mai 1880 peu avant ses 16 ans pour Porto Rico où son frère Santiago était déjà installé. Il mourut le 15 février 1925 à l'âge de 61 ans.

Tomás, le cadet, naquit à Luri en 1866, et arriva à Porto Rico à 24 ans le 3 août 1890 après avoir accompli sont service militaire français obligatoire. Il mourut en mai 1946 âgé de 80 ans.

Avant l'émigration

En 1875 la famille Mari Mattei de Corse se trouva confronté à un problème. En Corse, en tant que colonie, les effets de la guerre que la France venait de traverser se faisaient ressentir, et la situation économique du pays en général était mauvaise. Pour faire face à cette situation, les parents devaient compter sur les enfants. Surtout sur les aînés, autrement dit ceux du premier mariage de José Antonio Mari. Mais le seul sur qui ils pouvaient compter était l'aîné, Santiago, puisque parmi les deux suivants l'un était aveugle de naissance (Antonio) et l'autre était déficient et épileptique (Francisco). Si Santiago était resté en Corse, il aurait fallu qu'il accomplisse son service militaire français obligatoire, et s'il avait été appelé à servir dans les colonies il ne serait probablement pas revenu. C'est ainsi, devant ce dilemme, que le père se décida à envoyer Santiago chercher fortune dans le Nouveau Monde.

La question suivante est : pourquoi Porto Rico ? D'autres Corses étaient déjà installés à Porto Rico. Un voisin du quartier où ils habitaient avait émigré ici et avait monté un commerce d'alimentation dans le quartier de Caín Alto à San Germán, et celui-ci aurait proposé de l'engager.

Le fait est qu'il a quitté la Corse le 2 mai 1875 pour venir directement travailler dans l'entreprise d'Antonio Piereti à San Germán.

Concernant la proportion importante de Corses à Porto Rico, il faut remarquer qu'il existe une similarité physique entre la Corse et Porto Rico, au moins pour ce qui est du Cap Corse que j'ai eu l'occasion de visiter. Il y a une remarqueble ressemblance avec la zone côtière de Porto Rico, en particulier la zone de Rincón, Aguadilla et Isabela. Les deux possèdent également un climat insulaire bien que la Corse se situe plus au nord. Les deux ont pratiquement la même superficie : la Corse avec 8.722 km² et Porto Rico avec 8.886 km².

En résumé, il est très probable que cette série de ressemblances physiques et géographiques aient été des facteurs déterminants dans la décision de beaucoup de Corses de venir à Porto Rico, en tant qu'environnement peu étranger ou différent.

Une lettre écrite à bord

C'est la première lettre qu'écrivit Santiago Mari Franceschi pendant son voyage de Corse à Porto Rico. Il l'a écrite au Havre, en attendant le navire qui l'emmènerait à Porto Rico via Saint Thomas.

5 Il s'agit d'Ange Jean Strenna (1861-1934), fils de Jacques Strenna et de Marie Dominique de Mari et père de Jean Jacques Strenna (1891-1978).

La lettre est adressée à son père et était à l'origine écrite en langue corse. Ci-dessous une traduction exacte en espagnol réalisée par M. Juan Mari Ramos, lequel a récupéré cette lettre ainsi que les autres qui ont été utilisées dans ce travail.

Le Havre, le 9 juillet 1873

Mon cher père,

Par la présente lettre je vous annonce mon arrivée dans cette ville. Grâce à Dieu, je me trouve en parfaite santé, espérant qu'il est de même pour vous, et je prie le Bon Dieu pour qu'il en soit toujours ainsi à l'avenir.

Nous avons été très bien reçus et traités par M. Trotebas à Marseille. Il est venu personnellement à la gare nous accompagner, et nous a en même temps donné les coordonnées pour nous présenter au Service de l'Immigration à Paris, comme le spécifie notre contrat, et nous a dirigés vers M. Heideloff, agent principal de l'émigration. Le 4 juillet, à deux heures, nous sommes partis de Marseille, et nous sommes arrivés le lendemain à 5 heures du matin, très fatigués puisque n'ayant pas changé de siège pendant tout le trajet. A l'arrivée à Paris nous avons dû nous occuper de l'expédition des bagages, et avons dû déclarer la petite caisse, pour laquelle nous avons dû payer 2 francs et 9 centimes pour qu'une voiture l'amène à la compagnie. L'agent nous a d'abord demandé si nous avions mangé, nous lui avons naturellement dit que non, et il nous a alors amenés dans un hôtel où nous avons très bien déjeuné, chacun payant 30 centimes, vin compris. Il nous a indiqué que nous partirions à 10 heures et que nous devions nous présenter au bureau à 9 heures pour la vérification de nos documents et autres effets pour l'embarquement.

Ils nous ont confié un employé pour nous guider. Nous sommes restés à Paris environ 6 heures, et avons pu voir pendant ce temps les dommages et les dégâts qu'avait subi Paris pendant la guerre avec les Prussiens. A 2 heures nous sommes partis en direction du Havre que nous avons atteint à 7 heures du matin le lendemain.

J'ai rencontré une personne qui s'est comportée de façon excellente avec moi, et je sais que cela causera votre joie. M. Trotebas nous avait indiqué un hôtel que nous contacterions dès notre arrivée. A l'arrivée j'ai rencontré un homme corpulent qui nous a invité à rejoindre sa maison. Il m'a demandé d'où je venais. Je lui ai dit, je suis Corse, il il m'a répondu, je suis Corse aussi, et il s'est révélé être M. Ambroselli, marié, qui tient un commerce avec sa belle-sœur et se trouve dans une belle position, et nous sommes restés dans son hôtel avec quelque 50 à 60 personnes pour le dîner et pour la nuit.

C'est incroyable que la migration présente aussi peu d'intérêt pour expédier les affaires ; je n'ai vu que peu de mouvements le jour de notre embarquement. A bord nous nous apercevons que tout est un désastre, il n'y a pas de cuillères, ni fourchettes ni assiettes pour manger. Je suis allé voir le commissaire pour m'en plaindre, et on m'a dit que si je voulais ce service il fallait payer extra. C'est véritablement une spéculation et un abus. Ils m'ont demandé 12 francs, mais je leur ai dit que ma condition ne me permettait pas ce luxe, et j'ai eu à payer 6 francs.

Mon cher père, vous ne pouvez imaginer le nombre important de personnes qui partent pour l'Amérique. Des familles entières, des couples de tous âges, d'autres avec de petits enfants partnent pour ce continent. Le nombre d'Italiens, de Suisses, d'Allemands, de Français qui embarquent est incroyable. En particulier dans la partie de la Prusse que nous avons dû livrer au cruel ennemi

prusse beaucoup ont abandonné le territoire occupé par les Huns et ont préféré s'en aller en Amérique. Je me demande si la vie vaut bien la peine pour ces pauvres gens qui ont quitté leur maison, leurs coutumes, avec leurs enfants et bébés pour s'installer sous un nouvel horizon. Entre vendredi et samedi j'ai vu partir plus de 1.500 personnes dans ces conditions déplorables. Certains enfants sont tombés malades, en attendant cette traversée douloureuse et dure. Pauvres mères, pauvres Français qui ont été obligés d'abandonner leur terre pour la voir piétinée désagréablement par les Prussiens. Enfin, laissons tout cela à la bonne volonté de Dieu.

Mon cher père, je suis en excellente santé, et cela soulage un peu la douleur que j'ai de laisser ma patrie afin de chercher le bien pour vous tous. Mon seul réconfort est que mon pays et vous tous ne quittent pas mon esprit un seul moment.

Cher père, comme vous le savez j'ai passé cinq jours à Marseille, où j'ai pu voir de belles choses : j'ai visité les jardins publics, les grands magasins, mais je vous assure que j'ai fait cela honorablement, sans penser à mal et selon les conseils que vous m'avez donnés, en fermant la porte la nuit avant de sortir. Je souhaitais simplement voir tout cela, me divertir, en me couchant toujours de bonne heure.

Je dois maintenant vous dire quelque chose. M. Ambroselli m'a echangé contre de l'argent et de la monnaie certaines des pièces d'or que vous m'aviez données. Alors j'ai acheté des montres qui en Amérique se vendent 200 ou 150 francs et que j'ai achetées ici seulement 35 francs. Je les emporte dans ma valise afin de les revendre et faire ainsi quelque bénéfice.

Sans avoir autre chose à vous dire, je vous dis au revoir affectueusement et embrasse grand-père, mes frères, Tante, ma sœur sans vous oublier un instant ; votre fils bienaimé

Santiago de Mari

P.S. Je pense que maintenant François se rend compte de mon sacrifice. Je lui écris qu'il s'assure que vous ne travailliez pas trop, que vous n'ayez pas d'inquiétude, et que je ne souhaite pas sacrifier ma jeunesse en vain pour le bien de vous tous. Vous savez déjà avec quel plaisir j'ai accepté mon devoir pour le bien-être de vous tous. Comme je n'ai plus de place dans cette lettre, je vous prie de transmettre mes salutations à tous ceux qui demandent de mes nouvelles : mes oncles, tantes, cousins, à grand-mère de Castello, à tante Benedetta, aux parents et amis. Dites à nos parents de Piazza que je leur écrirai personnellement de Porto Rico. Et mon bon souvenir à Monsieur Guiseppi.

L'arrivée et les premières années

Dès son arrivée à Porto Rico, Santiago Mari a été en contact avec le commerce et l'agriculture qui était la principale source de revenus du pays. Aussitôt arrivé, en 1873, il a été employé dans le commerce d'un Corse connu de la famille Mari en Corse, établi dans le quartier Caín Alto à San Germán. Ce monsieur s'appelait Antonio Pereti.

Il y est resté trois ans, jusqu'en 1876, année de la mort de M. Pereti et de la liquidation de l'entreprise. Il se mit alors à travailler pour les Frères Gregory en tant que vendeur et majordome d'une exploitation de café pendant trois années jusqu'en 1879. Cette année-là il s'associa à d'autres Corses en fondant la société nommée « Perichi, Damiani & Co. ».

Avec la société Perichi, Damiani & Co. il évolue en tant que gestionnaire d'une ferme nommée « El Recreo » qui avait été acquise par la société. Il y poursuit toutes ses activités jusqu'en 1886, année où il se sépare de la société commerciale et s'établit à son compte.

En 1880, son frère Juan Mari Mattei âgé de 16 ans était arrivé. Il a commencé à travailler tout de suite. Bien que Santiago eût la possibilité de l'employer à la ferme (El Recreo), il a préféré l'envoyer à la boutique d'un Corse nommé Domingo Messari dans la ville de San Germán « pour qu'il apprenne le commerce ». Il est resté employé dans cette boutique pendant trois ans jusqu'en 1883, année où Santiago s'installe avec lui après s'être séparé de Perichi, Damani & Co.

Lors de la répartition des biens de la société, Santiago se voit attribuer une ferme nommée « Gambetta » à San Germán. Il s'y installe avec son frère Juan, et outre le travail de la ferme, ils fondent un commerce.

Plus le temps passe, plus ils disposent de terrains. Selon les moments par achat, par bail, ou encore par hypothèque. Sur un total de 73 adjudications figurant au Registre des Propriétés jusqu'en 1900, 8 sont inscrites contre hypothèque. Bien que d'autres cas comportent des dettes encaissées, seuls 8 cas correspondent spécifiquement à une prise d'hypothèque.

Dans la suite on trouvera l'historique de leurs propriétés depuis la première inscription au Registre de la Pripriété de San Germán jusqu'à l'année 1900, période que couvre ce travail.

Historique des propriétés

[Cette section inventorie les transactions foncières année par année, avec le détail des superficies acquises, le prix payé ainsi que la nature juridique de la transaction. L'intérêt de ces détails dans l'optique généalogique est relativement mineur, et par ailleurs je ne maîtrise par suffisamment le vocabulaire employé.]

De 1893 à 1900

A partir du moment où ils se sont installés à leur compte à la ferme « Gambetta » ils exercent à la fois dans le commerce et dans l'agriculture, et en plus de commercialiser les produits de leur ferme ils achètent et revendent les récoltes d'agriculteurs voisins. Ainsi ils chargent avec les produits agricoles une partie des ventes de la ferme.

Ils restent à la ferme « Gambetta » pendant une période de deux ans, jusqu'en 1886, puis s'installent dans le quartier Hoconuco de San Germán où ils fondent la plantation « La Desideria ». Ici également ils exercent une activité commerciale.

Pendant qu'il habitait à « Gambetta », Santiago vivait maritalement avec une Portoricaine du nom de Claudina Rodríguez et eut avec elle six enfants : Sinforiana, Dolores, Leopoldo, Ernesto, Elvira et Hipólito.

A la suite il a épousé formellement une autre Portoricaine nommée Desideria Torres et avec elle eut trois enfants qu'il appela Santiago, Antonio et Margarita.

Dès 1884 ils avaient obtenu suffisamment de bénéfices pour envoyer 1.000 francs à leurs parents.

En 1887 ils ouvrent deux magasins supplémentaires, l'un a Maricao tenu en principe par un « enfant du pays », puis par un Français, ainsi qu'un autre au village de Rosario tenu par Juan Mari.

Le commerce principal était celui du café. Cette année 1887 la production fut bonne et le prix augmenta. Selon la lettre (qui nous a fourni cette information) il variait entre 120 et 130 francs, mais eux n'avaient aucune difficulté à vendre le leur à 124.

Ils est curieux qu'ils parlent des prix en francs. Cela peut être dû au fait que le franc est la monnaie qu'ils connaissent et utilisent en Corse et que la lettre est adressée à ses parents, mais il se peut également qu'ils exportaient le café et étaient payés en francs. Dans cette même lettre Santiago Mari parle d'un Français (en France) nommé Juan Lepetasse « qui leur avait rendu de multiples services et à l'occasion leur avait prêté jusqu'à 25.000 francs ». C'est ce fait qui leur avait en grande partie permis de jouer les intermédiaires entre les agriculteurs et les grossistes, puisqu'en cette année 1887 ils avaient acheté avant le 27 octobre (date de la lettre) environ 2.000 quintaux de café. Ils travaillaient jour et nuit, achetant le café le jour et le ventilant et préparant la nuit. Mais ce négoce a affaibli le nom de Santiago Mari & Cia.

En 1888 Santiago écrit une lettre à son frère Tomás où il lui dit qu'ils ont été obligés d'acquérir certaines propriétés en paiement de dettes. Il dit aussi que le négoce est devenu difficile par manque d'argent en circulation, et que le pays traverse une crise économique et politique, que « les enfants du pays ne veulent plus être gouvernés par les Espagnols et désirent établir un gouvernement qui leur soit propre ». Il dit également à son frère Tomás que celui-ci doit rester en Corse pour aider ses parents.

En 1889 ils arrivent à offrir 1.000 francs à leurs parents, et au frère Antonio (l'aveugle) ils offrent un piano.

Un an plus tard, en 1890, arrive à Porto Rico le troisième frère, Tomás. Il est parti de Luri en Corse le 4 juillet et arrive à Mayagüez le 3 août. Cette année-là, Juan et Santiago ont déjà acquis un total de 180 cordes[6] de terrain.

Un an plus tard, Tomás écrit à ses parents et leur dit que « la manière de négocier ici est inconfortable, car tout le capital est … [je n'ai pas compris le sens de ce passage]… et il faut travailler énormément pour pouvoir sauver le crédit ».

En 1892, le 25 avril, les trois frères fondent une nouvelle société mercantile, industrielle et agricole nommée « Mari Frères », avec un apport en capital de 50.000 pesos constitué de la manière suivante : Santiago 38.000, Juan 11.000 et Tomás 1.000. Les bénéfices seront distribués selon les proportions suivantes : Santiago 60 %, Juan 30 % et Tomás 10 %.

Ils continueront à fonctionner ainsi pendant trois ans jusqu'au 7 janvier 1895 quand Juan se retire de la société. Pour sa participation il a reçu 22.557,24 pesos en propriétés, animaux, articles divers ; Santiago et Tomás restent gestionnaires de la société en se répartissant les bénéfices ainsi : 70 % et 30 % respectivement.

Cette même année Juan se marie avec une Portoricaine de mère corse nommée María Magdalena Ramos Vicenty, et continue dans l'établissement de El Rosario qu'il avait reçu dans le cadre de la partition de la société Mari Frères.

De ce mariage sont nés au total six enfants, nommés : Ana María, Juan, Mariano, María Luisa, David et Santiago.

---

6 La corde (cuerda) est une mesure de superficie portoricaine valant un peu moins de 4,000 m².

Lorsque José Antonio et Santiaguito, fils de Santiago Mari Franceschi fêtent leurs huit ans, leur père les envoie faire leurs études en France.

En 1898, le 15 novembre, Tomás écrit à son neveu José Antonio en lui disant que la guerre les inquiète. Textuellement il lui dit ceci : « tout est désordre, parsonne ne paie ses dettes, le prix du café a baissé, et les bandits mettent le feu à droite et à gauche, ruinant les Espagnols. Porto Rico est incertain de son avenir ».

En 1899, le même jour que la tornade San Ciriaco s'abat sur Porto Rico, Santiaguito Mari Torres, fils de Santiago Mari Franceschi, meurt en France, juste avant d'obtenir son examen d'enseigne de vaisseau.

Quelques conclusions personnelles

Il est clair que l'idée de venir à Porto Rico fut une décision impulsée par une nécessité économique. Santiago, l'aîné des fils, était dans l'obligation d'aider ses parents, et c'est dans cette optique qu'il a émigré à Porto Rico.

Le fait d'être venu dans une optique précise et avec une obligation morale d'une telle nature a dû l'inciter à travailler au maximum de ses capacités. Dans ses lettres, en particulier pendant les dix ou quinze premières années, il raconte à ses parents qu'il « travaille jour et nuit », que « je ne suis à la maison que le temps indispensable pour manger et dormir, le reste du temps je travaille ».

Au début quand ils se sont établis à leur compte, ils avaient un magasin en plus de la ferme. Bientôt ils commencèrent à acheter la récolte des agriculteurs voisins, particulièrement de café, pour ensuite en terminer la préparation, le revendre et obtenir un bénéfice. Plus tard ils commencèrent également à ptêter quelque argent aux agriculteurs voisins moyennant hypothèque.

Il apparaît ainsi que pour ce type d'opérations qui demandent du capital, ils ont compté sur un Français qui leur a prêté de l'argent, puisque dans une lettre datée de 1887 Santiago indique avoir reçu occasionnellement jusqu'à 25.000 francs. Ceci, dès lors, est un grand avantage, d'autant plus quand il y a pénurie de monnaie comme ce fut le cas en ces années-là à Porto Rico.

Il est curieux que dans la correspondance que j'ai eu l'occasion d'étudier il n'y ait aucune mention de problèmes relatifs à la main d'œuvre ; il semble plutôt qu'ils n'en aient pas eu : en cherchant toujours davantage de terrains qu'à la fois ils ont achetés ou alors loués, ils ont eu besoin de plus en plus d'ouvriers agricoles.

Ils ont si bien organisé les magasins des « Mari Frères » que pendant la première décade de ce siècle la *hacienda* Desideria comptait plus de 400 cordes et il y avait de l'eau courante et la lumière électrique générée sur place, ainsi que le téléphone, ce qui n'existait guère ailleurs dans la ville. En plus les magasins de la ferme fournissaient à peu près tout, depuis les articles de quincaillerie jusqu'aux vêtements.

Notes du traducteur

Ce texte a été traduit rapidement et ne rend pas forcément justice à toutes les nuances du texte original. Je pense cependant que l'essentiel du sens est présent. Les notes de bas de page et les remarques entre [ ] sont de moi.

Deux versions du texte

Le texte est disponible en ligne sous deux versions légèrement différentes à l'adresse http://www.santiagomaripesquera.com/index.php/chagui/trabajo-universitario : d'une part le texte apparemment original, avec les références précises concernant les sources, et d'autre part une version amputée des notes mais incluant quelques illustrations, créée par la famille par la suite.

Un texte trouvé précédemment sur http://biografiadelasriquezaspr.weebly.com/cafeacute.html (site géré par Jorge David Capiello-Ortiz) s'inspire visiblement de ce travail de Chagui.

Précisions sur les noms propres

Dans l'optique généalogique partant de la famille en Corse, nous connaissons habituellement les personnes sous leur nom français. Les Portoricains ont pris l'habitude d'appliquer les normes hispaniques aux noms des personnes, même celles qui sont nés en Corse. Ces règles sont grossièrement les suivantes : le prénom est hispanisé, la particule du patronyme disparaît, et on ajoute au patronyme habituel (hérité du père) le nom de famille de la mère. C'est ainsi que la personne que nous connaissons sous le nom de Jacques de Mari devient Santiago Mari Franceschi. Les prénoms sont en général faciles à identifier ; précisons cependant que Santiago = Jacques, Juan = Jean, José = Joseph, Francisco = François, Santa ou Santia = Toussainte.

En reprenant - en le corrigeant et complétant - le schéma généalogique donné au début du texte, la version française est la suivante :

Joseph Antoine de Mari (1816-1900)
& Marguerite Franceschi (1e épouse) (1831-1855)
    Jacques de Mari (1853-1909)
    François Marie de Mari (1854-1894)
& Anne Marie Mattei (2e épouse) (1831-1910)
    Toussainte Marie de Mari (1862-1940)
    Jean de Mari (1854-1925)
    Thomas de Mari (1866-1946)
    Antoine de Mari (1868-1924)

Dans cette traduction, j'ai conservé les noms tels qu'ils sont donnés par l'auteur, car par moments il est également question de personnes nées à Porto Rico et qui n'ont jamais reçu de nom français.

J. Langen, janvier 2019